



C'est du vécu !

Goût de septembre sur le Mont Raimoux

par Daniel Moerlen, Alsace/France de son blob www.laisservivresespas.com

Après un été sec et chaud, les pluies sont revenues. Elles ne pouvaient plus être évitées en ce mois de septembre, comme si elles avaient pris un engagement, un rendez-vous avec la grande mécanique des causes et des effets, irrésistible mécanique d'une terre qui tourne et qui se refroidit en tournant. Les jours raccourcissaient et les nuits étaient plus fraîches. J'ai rongé mon frein pendant plusieurs jours. J'ai traqué le soleil. J'ai souhaité sa présence. Brusquement, après plusieurs journées de pluie, il m'apparut possible de ménager une rencontre avec lui. J'ai donc pris le cap sur *Corcelles* dans le *Jura suisse*.

Sac au dos, j'ai quitté le parking situé peu avant *Corcelles*. Le soleil distillait une lumière chaleureuse à travers l'habit blanc du brouillard qui drapait le soleil d'automne. J'ai traversé le *Gaibiat* qui semblait pressé de rejoindre la *Rauss*. J'ai passé sous la voie ferrée qui enjambait la charrière. Un train passa. J'ai mis un pied devant l'autre sur le chemin gravillonné qui longeait les vastes pâtures des *Brues* au milieu desquels paissait un troupeau dont les clarines résonnaient dans le vallon. Au-dessus se dressaient les hautes falaises des *Rochers du Droit* dont la blancheur contrastait avec les vertes prairies. Une brume légère s'alanguissait comme un voile de mariée le long des parois leur donnant un air mystérieux.

J'ai longé les *Champs Boucher*. La brume s'élevait en halos au-dessus des montagnes chauffées par un soleil paresseux. Les vagues successives des plis bleus des sommets déferlaient devant moi. Je me sentais porté par cette atmosphère si particulière. C'était l'été finissant. C'était le printemps de l'automne.

Les feuilles des arbres avaient commencé à changer de couleurs. Septembre avait commencé à déshabiller les arbres. Bientôt toutes les formes végétales allaient mourir, s'émietter, se désintégrer selon un mécanisme que l'on ne pouvait arrêter.

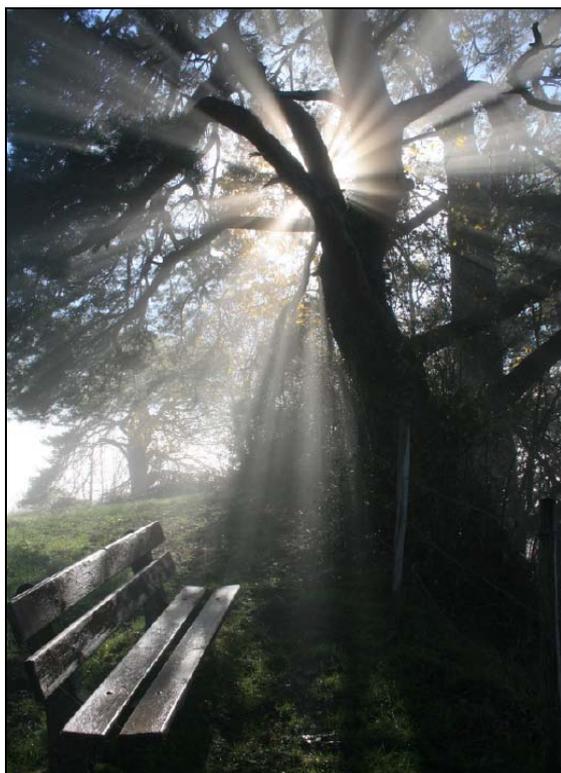
La nature semblait aspirer à un repos bien mérité, accablé par une fatigue héroïque. Sa subite sénescence comme une flamme qui s'amenuise, n'était en réalité qu'un retrait stratégique pour mieux renaître au printemps prochain. Un nouveau mode d'existence allait suivre, une cadence différente. La nature allait descendre lentement vers le repos et sommeiller sous la terre gelée. Mais même sous la neige, elle allait continuer à être alimentée: elle allait garder cette force et cette aspiration qui lui permettraient le temps venu, de rassembler ses pièces éparses et d'ériger une nouvelle structure ascensionnelle de résurrection. Je me suis souvent demandé qui était le chef d'orchestre qui se cachait derrière tout cela.



Parvenu sur les hauteurs du *Crât*, j'ai quitté le chemin pour franchir le clédar. Je suis monté en diagonale, en travers de la pente. C'est mon ami *Charly de Moutier* qui m'avait indiqué ce passage.



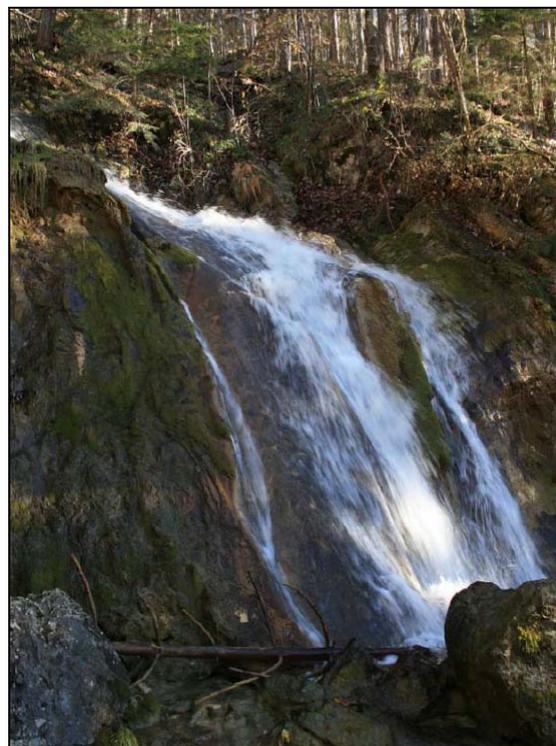
C'est du vécu !



L'herbe avait été humidifiée par la rosée. Plus tard dans la journée, elle allait être à nouveau complètement sèche. Je suis arrivé sur un promontoire qui surplombait l'endroit semblable à la proue d'un navire. On y avait installé un banc. J'ai contemplé la montagne qui me faisait face. Quelques brumes glissaient sur les crêtes comme des voiliers. Les fumerolles finissaient par céder, au fur et à mesure que le soleil les chauffait. Tout baignait dans une lumière lente et paresseuse qui trouait les volutes. Puis elle devint liquide, comme si on venait d'actionner une scène tournante, dévoilant une nouvelle scénographie. Pendant quelques instants cela me parut irréel, presque artificiel. Des pans de ciel se révélèrent. Le paysage se dévoila dans un kaléidoscope de vapeurs, de volutes et de scintillement. Le soleil inonda mon visage et se répandit sur mon corps comme une chaude et véhémence jubilation. La chaleur commençait à monter. Pour éviter de transpirer, j'ai remis mon pull dans mon sac. Je me suis mis à l'aise.

J'ai longé les falaises. Je suis arrivé à la croisée des chemins. J'ai rejoint le "sentier

de découvertes" du *Gore Virat*. Je suis monté le long du ravin sur un sentier agrémenté de panneaux didactiques tout neufs. J'ai suivi le fil de l'eau. L'érosion avait fait rouler des pierres au bas des talus.



Les cascades échevelées chantaient au fond du val étroit. Le courant liquide se perdait et ressuscitait entre les rochers. J'ai franchi la nouvelle grande passerelle en bois qui venait d'être installée et qui enjambait une vasque limpide. Une chevelure blanche venait s'y déverser. J'ai quitté les cascades chantantes pour gravir la *Côte aux Bœufs*. La montée était rude. J'ai gravi lentement l'âpre sentier, pas après pas. J'ai fait fonctionner mes muscles locomoteurs. J'ai soufflé. J'ai sué. Il régnait subitement un profond silence. Des troncs déchiquetés dressaient leurs moignons vers le ciel, figés dans leur détresse. J'ai apprivoisé la pente. Après avoir passé sous les surplombs des imposantes falaises des *Rochers du Droit*, j'ai gravi un escalier équipé d'un câble d'acier pour finalement déboucher hors de la forêt dans les pâturages du *Raimeux de Crémines*. J'ai longé les falaises. J'ai abouti à un beau point de vue offrant une



belle vue en enfilade sur le *Grand Val*. Après les efforts de la montée, une pause s'imposait. Ce n'était pas un luxe. Il y avait là de grandes tables et des bancs en bois.

Puis, je me suis dirigé vers la ferme-auberge du *Raimeux*. Un chien était couché devant la porte. En m'apercevant il accourut. Je lui ai adressé quelques mots: "Salut toi, t'es un beau toutou, viens mon chien, viens...". Je l'ai caressé. Il avait l'air d'apprécier. C'était un gentil bouvier bernois. J'ai demandé au fermier peu affable et à la mine renfrognée: "Il est gentil votre chien, comment s'appelle-t-il?". Il m'a répondu sèchement: "Ich verstehe nicht französisch!". J'avais oublié que j'étais dans le canton de *Berne*. J'ai alors posé ma question en allemand: "Das ist ein lieber Hund, wie heisst er?", "Fidgy" me dit-il. Je lui ai rétorqué non sans un brin d'humour: "Ihr Hund versteht aber französisch!". Il a esquivé un vague sourire.



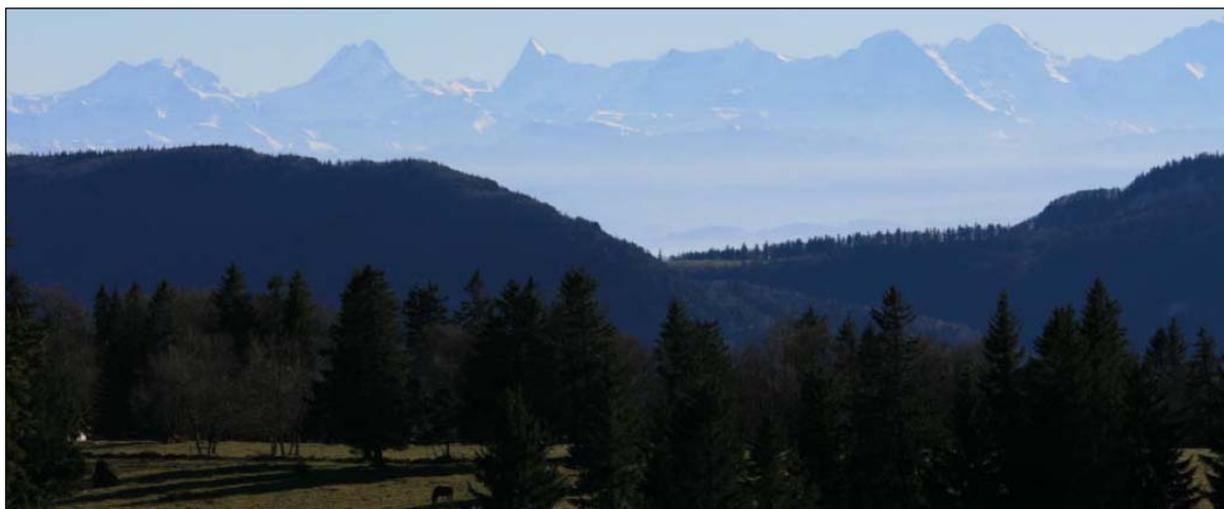
J'ai poursuivi mon chemin en compagnie de *Fidgy*. Il m'a suivi pendant un certain temps. Je suis monté en direction du *Golat* avec le chien sur mes pas. J'ai essayé de le faire partir, de le renvoyer chez lui, mais après s'être éloigné de quelques mètres, il revenait vers moi. Le sentier s'élançait vers la crête ondulant comme un grand serpent. Une floraison automnale surgit devant mes yeux, présence nouvelle d'un printemps automnal. Je fus accueilli par un congrès de colchiques couleur de cerne et de lilas. Des pierres aux formes multiples, dessinaient de jolies taches blanches au milieu des prairies. J'ai continué mon chemin avec le chien à mes trousses. Je craignais qu'il me suive tout le restant de

la journée. Finalement, après lui avoir ordonné sur un ton convaincant de retourner chez lui, mon compagnon de route obtempéra.

Le sentier montait vers les prairies sommitales. De temps en temps mon regard s'est posé sur des carlines sans tiges dont le capitule avait l'air d'un soleil d'argent. Au milieu des vastes étendues, j'ai guetté les balises jaunes sensées me guider vers le sommet. En *Suisse*, ces balises sont des losanges jaunes sur lesquels est représenté un marcheur. J'avais l'impression que le fil était rompu.



Dans ces régions, il ne faut pas être distrait. Il faut toujours s'assurer qu'on est sur le bon chemin. Quand il n'y a plus rien, il faut se référer à sa carte ou ... suivre son instinct. J'ai passé au milieu d'un troupeau de vaches. Leurs cloches résonnaient dans le paisible vallon. Certaines étaient couchées. Elles rumaient en chassant les mouches avec leur queue. Il m'a semblé que c'était là une tradition bien établie dans la race bovine. L'une d'entre-elles couchée près du sentier, se lécha les narines avec sa langue tout en me regardant passer. Cela ne m'a choqué. Je ne lui en ai pas voulu. Bien au contraire. J'ai admiré son habileté. Un peu plus haut, une grosse fourmière dormait comme un ours, adossée à une souche. Très vite j'ai bénéficié d'une superbe vue en direction du sud. Finalement, je suis arrivé *Sur le Golat* (alt. 1'241 m). Les prés avaient été labourés vraisemblablement par des sangliers. Le brouillard s'était dissipé. Il s'était évanoui. Il s'était envolé. Je n'ai pas résisté au plaisir de pousser jusqu'au sommet du



Mont Raimeux (alt. 1'302 m) situé à une vingtaine de minutes de là. Je suis arrivé au sommet, dans un espace où le temps semblait suspendu. Le soleil était au zénith. J'ai défait les sangles de mon sac à dos. J'ai décidé de faire ici ma pause de la mi-journée. J'ai cligné des yeux. J'ai chaussé mes lunettes de soleil. J'ai mis mon tee-shirt à sécher au soleil. J'avais beaucoup transpiré en montant. J'ai mangé mon pique-nique assis sur une souche bienveillante. À côté de moi, des fourmis s'activaient. J'ai sorti mes jumelles. Cela s'imposait. Je ne les avais quand même pas emportées pour qu'elles restent au fond de mon sac!

Je fus ébahi par le vaste panorama qui s'offrait à mon regard. Les hauts sommets alpins se révèlent à moi. Qu'ils étaient beaux ces pans de montagnes enneigés qui bordaient l'horizon en direction du sud. Ils attiraient l'œil dans le lointain. On aurait dit une armée en marche. J'ai tenté d'en reconnaître certains sommets. Il faut être très bien familiarisé avec la géographie de ce royaume de remparts, de glaciers et de névés qui s'entrecroisent, pour s'y retrouver. J'ai reconnu le *Finsteraarhorn*, élégant et élancé, étroite lame dressée entre le *Schreckhorn* et la célèbre face nord de l'*Eiger*, le *Mönch* et la *Jungfrau*, la plus belle montagne de l'*Oberland bernois*, figure sublime de la couronne alpine aux formes pures et étincelantes. Dans le décor vert sombre d'une échancrure du *Weissenstein*, un sénacle de sommités de

neige et de glace suscita de ma part une ardente admiration. En direction du nord, mon regard s'échappa jusqu'au *Vosges*. Dans cette contemplation attentive, mon esprit commença à rêver. J'étais heureux d'être là. J'étais sur le balcon du bonheur. Je vivais une idylle avec le *Raimeux*. Puis, je me suis remis sur mes pieds et je me suis remis en marche. Cap sur le *Petit Pré* à l'extrémité est du *Raimeux*. J'ai longé la crête rocheuse. Le sentier me fit longer des pentes escarpées et traverser une forêt où cohabitaient les sapins, les chênes, les hêtres et les charmes. Des lichens s'accrochaient aux branches comme des fourrures gris-vert. Çà et là des sorbiers apportaient leur touche de couleur tandis que les houx jetaient leurs taches cirées d'un vert profond dans le sous-bois. Les chèvrefeuilles et les lierres montaient à l'assaut des troncs. Les résineux exhalaient un parfum de résine. Sous mes pieds, en direction du nord, se déroulait le *Val Terbi*, de *Rebeuvelier* à *Vermes*. Le sentier devint étroit, parfois chahuté, avec des passages au ras de l'abîme. Il frôlait des à-pics vertigineux. Les rochers étaient tapissés d'oreillers de mousse. Dans les ravins, des fougères déroulaient leurs langues vertes. De temps à autre, un promontoire rocheux me permit d'embrasser du regard le vaste panorama qui s'étendait du col des *Rangiers* jusqu'à *Delémont* en passant par la *Haute Borne*. En direction du sud, la pente descendait doucement vers les pâturages du *Raimeux*.



C'est du vécu !

Je suis arrivé sur un promontoire à l'extrémité orientale du *Mont Raimeux* (alt. 1'143 m). J'ai profité du petit banc installé au bord de la falaise. Je dominais alors le *Petit* et le *Gros Ramboden* et la vallée de *Vermes*. J'ai deviné le hameau d'*Envelier* niché au creux de la vallée profonde. Une trouée me dévoila sur l'autre versant inondé de soleil, les montagnes du *Schönenberg* qui faisaient le dos rond. Des sapins séculaires dressaient leurs futs vers le ciel. Les arbres protecteurs qui dispensaient une ombre bienfaitrice m'offrirent un lieu de repos sur l'herbe tendre. Je suis passé par le *Petit Pré* (alt. 1'104 m). Puis je suis redescendu par *Le Beucle* (alt. 998 m). Commença alors une longue descente à travers bois en direction de *Corcelles*. Je dois dire que cette descente était moins plaisante que la montée. Il est souvent plus fatigant de descendre que de monter, la descente usant les genoux. De plus, j'avais le sentiment de marcher vers quelque chose qui ressemblait à une fin. J'ai franchi une passerelle qui enjambait le *Gore Virat*. Le torrent giclait, bruissait, scintillait entre les roches. Je suis remonté sur l'autre rive. J'ai débouché de la forêt. Après avoir franchi un clédar, j'ai emprunté le chemin qui menait à *Corcelles*. J'ai traversé le village. Quelques hectomètres de route goudronnée et me voilà revenu au point de départ de ma balade.

J'ai voulu conclure cette belle journée en allant rendre visite à mes amis *Yvette* et

Charly à *Moutier*. Cela faisait un an qu'on ne s'était pas vus. J'avais fait leur connaissance lors d'une de mes précédentes escapades sur les pentes du *Mont Raimeux* (ndlr: voir *Notr'Canard Nr 69*). Depuis ce jour, nous nous sommes liés d'amitié. Mon attirance pour le *Jura* tient beaucoup à ce genre de rencontres. J'ai surpris *Charly* au fond de son jardin. Il ne s'attendait pas à me voir. De prime abord, il a eu de la peine à me reconnaître. Puis, après quelques instants d'hésitations, il s'est écrié: "Ça alors, mais c'est le *Daniel*, alors ça c'est le maximum!". *Charly* est un octogénaire alerte, joyeux et optimiste, qui a gravi de nombreux sommets des *Alpes* de plus de 4'000 mètres. Je l'ai écouté attentivement. Il m'a montré son journal intime qu'il a appelé "Histoires vivantes". Nous l'avons feuilleté ensemble. Il m'a suggéré plusieurs randonnées qui, à ses yeux, méritent d'être faites dans le *Jura*. Il m'a fait l'honneur de sa maison, me montrant une merveilleuse peinture du peintre animalier *Marcel Moser* de *Bévilard*. Puis, il a tenu à m'emmener faire un tour sur les hauteurs de *Moutier* au pied de la montagne de *Graitery*. Nous dominions la ville de *Moutier* avec une très belle vue sur l'arête du *Raimeux* et les gorges. J'ai pris le chemin du retour avec un goût de septembre dans la bouche, saison de brumes et de l'abondance. Bientôt, l'automne, comme un vieillard affaibli, s'assiera au bord du chemin.

